

9

Monte sur la colline si tu m'aimes!

Ils grimpent en silence dans la forêt. Marc marche devant dans ses chaussures bateau. Il a retiré son polo, le porte sur l'épaule gauche, et avance torse nu. Sophie suit en sandales. Il l'attend, lui tend la main quand la pente s'enhardit et que les semelles glissent sur le lit de feuilles sèches. Elle lui rend son sourire et reprend son souffle. Rien ne bouge sous la fournaise. Il fait trop chaud. Elle est en nage, il reste sec. Et il ne sait pas quoi dire à Sophie, comme il l'appelle en lui-même car dans le monde de l'entreprise on appelle tout le monde par son prénom en se vouvoyant. Une belle Eurasienne, mûre, à la bascule de l'âge, pas dans ses critères de sélection, mais. Il a plaisir à la voir grimper tranquillement dans sa robe bleu pâle sous les arbres verts. Elle a l'air simple, saine. Elle lui propose sa bouteille d'eau minérale.

— On doit être à mi-chemin, dit-il en regardant la forêt vers le bas puis vers le haut comme s'il jugeait la pente.

— Vous ne voulez pas voir si votre téléphone fonctionne? C'est le but de cette expédition. Vous devez appeler Mario à la rescousse, rappelle-t-elle narquoise.

Il rit.

—Ave Mario... Je crois même que je vais le couper. Le téléphone.

Elle pense qu'il va lancer le portable dans la forêt et le regarder disparaître dans les feuilles mortes. Non. Il appuie juste sur le bouton off, le déconnecte et le remet dans la poche de son pantalon de lin.

— On y re-va ?

Et ils reprennent l'ascension.

— Votre femme a l'air de ne pas aimer le camping, halète Sophie en attrapant une branche pour s'aider.

C'est la première fois en cinq ans de mariage que Vanessa lui a fait une scène violente, pense Marc. D'habitude elle absorbe, c'est un buvard.

— Moi aussi j'ai horreur du camping, dit Marc. Il y a des voisins partout et vous ne pouvez pas bouger un petit doigt sans qu'ils vous entendent. Je préfère les murs. Vous êtes campeuse ?

— Pas du tout, proteste Sophie. Je vais dans l'Aveyron dans ma famille pour les vacances. Dans une maison en dur.

— Jamais entendu parler, s'excuse-t-il.

Il s'arrête, regarde en l'air, reprend sa respiration.

— Vous ne trouvez pas que cette forêt est étrange, dit-il, il n'y a que des grands arbres et pas une jeune pousse en dessous. On se croirait chez Center Parc.

— C'est une forêt de culture, dit-elle. En France on cultive les forêts comme des champs de blé. On moissonne et on replante. Si on faisait pareil avec les hommes, l'humanité s'arrêterait au bout d'une génération. Heureusement la

société fonctionne encore en futaie jardinée et en régénération naturelle.

— Houlala quel cri du cœur, fait Marc. Moi je vais faire de la voile en Méditerranée. J'ai un voilier. Vous vous y connaissez en voile ?

— Pas du tout. Je suis une terrestre. Je suis née à Millau, j'habite à Mulhouse, et j'ai le mal de mer. Pourquoi ? Vous voulez m'engager comme skipper ?

La pente s'atténue, ils arrivent au sommet. Sur le tapis de feuilles flotte un parfum de végétaux desséchés, d'humus, et de tanins. C'est toujours la forêt de chênes. Un buisson de buis dégage une odeur fraîche et piquante.

Marc reprend son souffle et réemprunte la bouteille de Sophie. Il y porte sa bouche. Ils sont sur une sorte de bout du monde ridicule, un minuscule cul de sac où personne ne va. Comme toutes les collines, pense-t-il, pas de quoi crier Gergovie. On monte, on redescend et on dit, je suis monté là-haut, il n'y a rien à regarder, c'est un désert d'arbres et de poussière. On ne voit même pas le panorama à cause des frondaisons et des troncs qui se superposent et masquent la vue. Pas même l'autoroute.

— J'aurais cru qu'il y aurait une belle antenne relais, ironise-t-elle.

— Ah oui... Oublieux que je suis, réagit Marc.

Il sort son téléphone, le rallume.

— Y'a pas à dire, les ondes ne passent pas par ici, dit-il. Fin de la communication. Mario ne viendra pas se joindre à nous.

— Il y a de la lumière par là-bas, dit-elle, une trouée.

Lumière, le mot lui paraît stupide en plein jour, sous le soleil aveuglant qui perce l'ombre claire de la canopée. Il la suit. Les branches craquent sous ses chaussures bateau. Ils parviennent à une clairière dérisoire. Quelques mètres carrés de pelouse sèche suspendue au-dessus du vide, piquetée d'œILLETS et de myosotis, s'ouvrent sur le haut d'une falaise calcaire et forment une petite plate-forme.

— On sait au moins pourquoi on est montés, dit-elle en découvrant heureuse le paysage.

Une France de carte postale de l'époque où la France était un pays de Cocagne s'offre à leurs yeux. Une planche d'école couleur de collines, de champs, de prairies, compartimentées par des bocages, où baguenaudent les taches blanches de vaches charolaises avachies dans les flaques d'ombre. Un château fort orgueilleux, quelques clochers sur l'horizon. On dirait que le temps s'est arrêté, que la course au progrès et les changements ne sont pas entrés ici, sont restés à la porte des villages. Marc ressent un sentiment mêlé d'isolement, d'horreur, et de bien-être. C'est tout à fait l'idée qu'il se fait de l'époque de René Coty.

— C'est un beau panorama, admet-il cependant.

— Un paysage, insiste-t-elle. Panorama ça ne veut rien dire, c'est comme Castorama, diaporama, cinérama, c'est un truc pour la consommation de masse. Paysage c'est un pays.

— Tarama, dit-il.

— Vous le faites exprès? fait-elle semblant de s'irriter.

— On est où ici? sourit-il.

Elle soupire.